DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Masel Tov Cocktail

Un film d'Arkadij Khaet et Mickey Paatzsch

Allemagne · 2020 · 30 minutes · Comédie dramatique



Sommaire

CODE COULEUR

Repères | Le film pas à pas | Analyse | Annexes

Les mots soulignés en pointillés dans le texte sont définis dans le glossaire (p. 6).

Le film en bref 3
Présentation 3

Préambule : Adresse aux professeurs 4
La genèse du film, racontée par les réalisateurs 4
Pourquoi Dima parle aussi d'ici 5

Glossaire 6

Focus historique 8
Les Juifs de Russie et d'Union soviétique 8
L'Allemagne et les Juifs (Destruction des Juifs d'Europe) 9
1991 : Les « Réfugiés relevant d'un contingent » 10
« L'antisémitisme secondaire » 12

Fiche « personnages » 16
Dima (Dimitrij Liebermann), 18 ans : le narrateur 16
Les autres personnages : grille de lecture 17

Synopsis développé 18
L'altercation dans les toilettes de l'école 18
Convocation chez le directeur (Dima doit s'excuser) 19
La traversée : Rencontre avec un échantillon de la société allemande 19
Analyse de la confrontation finale 23
Cinq questions pour (ne pas) finir 24

Sens du film 25
Se raconter après 1991 25
La question de l'assignation 26
Un miroir tendu en direction de la population majoritaire 26
Une critique de certains usages de la mémoire 26
Le choix politique de l'humour : acte d'émancipation 28

Le film : un objet hybride entre vérité et fiction 29

Annexes 30
Repères chronologiques 30
Sources et ressources 32

OUVERTURE

Le film en bref

TITRE	***Masel Tov Cocktail***
PAYS / ANNÉE	Allemagne, 2020
DURÉE	30 minutes
RÉALISATION	Arkadij Khaet et Mickey Paatzsch
SCÉNARIO	Arkadij Khaet et Merle Teresa Kirchhoff
INTERPRÉTATION	Alexander Wertmann (Dima), Mateo Wansing-Lorrio (Tobi), Gerdy Zint et Aleksandra Sokolskaja (les parents), Moisej Bazijan (le grand-père), Petra Nadolny (Frau Jachthuber), Steffen C. Jürgens (le directeur), Luke Piplies (Marcel), Dimitri Tsvetkov (Vlad), Masud Akbarzadeh (le vendeur de falafels), Isabella Leicht (la mère de Tobi).
PRODUCTION	Filmakademie Baden-Württemberg, en coproduction avec le SWR et Arte
GENRE	Comédie dramatique, adresse directe au spectateur
LANGUE	Allemand (passages en russe). Sous-titres FR disponibles
PREMIÈRE	Festival Max Ophüls Preis, janvier 2020
DISTINCTIONS	Film multiprimé, notamment Grimme-Preis, Deutscher Menschenrechts-Filmpreis, prix du festival indépendant d'Osnabrück ; sélectionné dans plus de 100 festivals à travers le monde.

Présentation

Dima, 18 ans, est – dans le désordre –, allemand, juif, russophone et vit dans une cité du bassin de la Ruhr. Quand son camarade Tobi se moque de sa circoncision et mime la mort dans les chambre à gaz, Dima le frappe et lui casse le nez. Résultat : après un passage chez le directeur et la réprobation de ce geste par ses parents, il est suspendu et sommé de s'excuser, bouquet de fleurs à la main. Sur le chemin qui le mène chez Tobi, Dima croise un échantillon de la société allemande. Drôle et en même temps bouillonnant, Dima nous prend à témoin face caméra, nous pose quelques questions incommodantes et nous rappelle les faits historiques entre statistiques réelles, images d'archives et enchaînement de situations gênantes et quasi-burlesques. Avec cette réflexion tout du long : que reste-t-il quand on n'est vu qu'à travers des assignations, quand on sert le regard de l'autre, quand on nous dit qui et comment être ? Finalement, si le film se demande si Dima doit vraiment s'excuser, il interroge surtout le *coût* d'un tel geste.

Sur ce fil narratif très simple, le film accumule, à un rythme effréné, les situations que connaissent les Juifs et Juives d'Europe aujourd'hui : les questions maladroites, les compliments empoisonnés, la fascination déplacée, l'assignation permanente au rôle de victime et l'antisémitisme, frontal ou oblique.

REPÈRES

Préambule : Adresse aux professeurs

En seulement trente minutes *Masel Tov Cocktail*, provoque rire, grincement, émotion et réflexion. Cette comédie met en scène Dima, qui a frappé un camarade après une « blague » sur la Shoah, et qui est contraint de s'excuser. Il parle face caméra, coupe la parole aux adultes, prend le spectateur à témoin. Ses réalisateurs, Arkadij Khaet et Mickey Paatzsch, ont écarté d'emblée l'idée d'un « film-devoir », un pensum sur l'antisémitisme et ses traumas : ils voulaient une œuvre qui bouscule les idées reçues tout en procurant du plaisir aux spectateurs. Ils revendiquent un film qu'on ne regarde pas seulement « parce qu'il parle d'un sujet important, mais parce qu'il nous fait passer un bon moment en soi »[1].

Si le film montre l'antisémitisme frontalement, celui qu'on reconnaît facilement, il consacre l'essentiel de son temps à celui qu'on ne reconnaît pas, exprimé par des adultes bien intentionnés. La question maladroite, la fascination gênée, le compliment qui manque d'authenticité, l'invitation à venir « témoigner en classe » au nom de ce qu'on est : autant de gestes qui rendent l'atmosphère irrespirable pour Dima.

Le film interroge donc aussi nos pratiques, la manière dont nous interagissons sur ces sujets. Le constat des réalisateurs est difficile à écarter : à force de ne parler des Juifs qu'à travers leur persécution, l'école transmet une seule image, celle de la victime. Le film, les réalisateurs ou ce dossier n'en tirent aucune injonction à culpabiliser, mais à comprendre et changer. Le film prend ainsi à bras le corps cette culpabilité – en contexte allemand – qui paralyse et finit par se retourner en agacement, voire en ressentiment.

La genèse du film, racontée par les réalisateurs

Les entretiens accordés par Khaet et Paatzsch éclairent leurs intentions qui peuvent guider notre usage pédagogique du film.

Le film est né d'un projet d'école de cinéma autour d'une question simple : qu'est-ce que ça fait d'être juif en Allemagne dans les années 2010 ? Les réalisateurs racontent s'être demandé ce que leurs compatriotes savaient vraiment des Juifs. Seraient-ils capables de citer cinq choses qui ne soient ni Hitler, ni la Shoah, ni Israël, ni l'antisémitisme ? Leur constat : on ne parle des Juifs que comme victimes ; des générations entières ont été éduquées dans cette idée, et chaque Juif se heurte en permanence à ces stéréotypes, y compris le stéréotype du « bon Juif » qui rassure la majorité et du « mauvais Juif » qui refuse ce rôle.

Le film raconte la communauté juive russophone arrivée pour l'essentiel avec la migration des années 1990, dans laquelle Arkadij Khaet a grandi et qui constitue la majorité des Juifs vivant en Allemagne. Les réalisateurs disent leur lassitude devant des personnages juifs écrits par des non-Juifs, toujours cadrés par la Shoah ou le judaïsme religieux, sans rien d'authentique. D'où leur choix de raconter une histoire de l'intérieur.

[1] *Testkammer*, 5 octobre 2020, propos recueillis par Doreen Matthei (Notre traduction). < https://testkammer.com/2020/10/05/acht-fragen-an-arkadij-khaet-und-mickey-paatzsch/>

Pourquoi Dima parle aussi d'ici

Dima est allemand, russophone, juif, et son histoire est arrimée à une culture mémorielle qui n'est pas la nôtre. La question se pose donc : que peut-il transmettre à une classe belge ou française ? En fait, le mécanisme qu'il décrit n'a rien de spécifiquement allemand. Être assigné à un rôle écrit par d'autres, être sommé de rassurer, de témoigner, de représenter les siens : beaucoup d'élèves connaissent cela de l'intérieur. Celui à qui on demande son avis « en tant que ». Celui qu'on félicite pour son français impeccable. Celle qu'on croit devoir défendre. Ces situations sont très répandues, et un jeu de va et vient entre le particulier et l'universel peut s'opérer.

Bien entendu, les contextes historiques diffèrent[2]. Les communautés juives de Belgique et de France ont d'autres histoires : une présence séfarade importante (en France), l'occupation et la mémoire de la déportation depuis Malines ou Drancy. L'antisémitisme y prend des formes qui ne se superposent pas au cas allemand, ce sur quoi reviendra l'analyse consacrée ci-dessous à l'antisémitisme secondaire.

> **À GARDER EN TÊTE**
>
> L'antisémitisme est un problème de la société majoritaire, il fonctionne indépendamment des Juifs et des Juives et dit d'abord quelque chose de ceux qui le portent. Nous n'étudions donc pas « les Juifs », mais un mécanisme social qui concerne les non-juifs au premier chef.

[2]Les incidents recensés ont fortement augmenté depuis octobre 2023, à l'école également. Vous pouvez consulter les données récentes de votre pays (Unia - < https://www.unia.be/fr/dossiers/antis%C3%A9mitisme-belgique > et Antisemitisme.be / le SPCJ < https://www.spcj.org/> et la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme < https://www.cncdh.fr/actualite/lutte-contre-le-racisme-lantisemitisme-et-la-xenophobie-la-cncdh-publie-son-rapport-2025 >). Ces relevés peuvent d'ailleurs se faire avec les élèves. Ici comme en Allemagne, la plupart des élèves ont rarement rencontré sciemment des personnes juives. Leur savoir ne vient presque jamais d'expériences sociales mais avant tout des représentations, des réseaux, des rumeurs, de croyances à propos des Juifs. C'est sur ce terrain que prospèrent les stéréotypes, y compris ceux qui se croient bienveillants.

REPÈRES

Glossaire

Termes soulignés dans le corps du texte.

TERME	DÉFINITION
AfD	*Alternative für Deutschland*, parti d'extrême droite allemand créé en 2013 qui cultive une ambiguïté et une proximité avec des mouvances néo-nazies.
Antisémitisme secondaire	Hostilité anti-juive qui se construit à partir du rejet de la culpabilité de la Shoah : la haine n'y est pas première, elle naît du besoin de se disculper. Notion allemande, discutée.
Ashkénazes / Séfarades	Deux grands ensembles culturels juifs : Europe centrale et orientale pour les premiers / monde méditerranéen et Espagne pour les seconds. Le monde juif est doté d'une grande diversité interne.
Bar / Bat Mitsva	Dans la culture juive : statut de majorité religieuse (13 ans pour les garçons, 12 pour les filles) qui marque l'entrée dans la communauté adulte, souvent accompagnée d'une cérémonie.
Casher	Conforme aux règles alimentaires juives (*cacherout* ou *kashrout*). « 100 % casher » dans la recette du film est un clin d'œil ironique.
Circoncision (Brit mila)	Rite pratiqué au huitième jour de vie. Pratique visée par la « blague » de Tobi.
Cocktail Molotov	Arme incendiaire artisanale. Le nom est un hommage ironique à Viatcheslav Molotov, ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique durant la Seconde Guerre mondiale.
Kippa	Ce couvre-chef porté (selon les courants) par les hommes juifs, en permanence ou lors des prières, est un symbole religieux ou culturel.
Klezmer	Musique traditionnelle des Juifs ashkénazes.
Kontingentflüchtlinge	« Réfugiés du contingent » (ou « réfugiés relevant d'un contingent »), statut allemand (lié à un « quota de réfugiés ») ayant permis l'immigration des Juifs d'ex-URSS après 1990 (la famille de Dima).
Mazel / Masel tov	« Bonne chance / félicitations » : provient de l'hébreu et popularisé par le Yiddish.
Philosémitisme	Attitude favorable aux Juifs, marquée par la sympathie ou l'admiration. Peut aussi être une admiration stéréotypée des Juifs.
Pogroms	Violences collectives (massacres et/ou pillages) et populaires, tolérées ou encouragées par les autorités russes à l'égard des populations juives minoritaires survenues après la mort du Tsar Alexandre II en 1881.
Schlussstrich	Le « trait final » que certains voudraient tirer sur le passé nazi. La *Schlussstrichdebatte* est le débat allemand récurrent sur la fin supposée du travail de mémoire.

TERME	DÉFINITION
Shabbat	Dans la culture juive : jour de repos hebdomadaire, du vendredi soir au samedi soir.
Shoah / Holocauste	Meurtre systématique de plus de six millions de Juifs d'Europe par l'Allemagne nazie et ses collaborateurs (1941-1945). « Shoah » (« catastrophe » en hébreu) est le terme privilégié en français. Holocauste désigne initialement, dans la Grèce antique, un sacrifice religieux. Le terme est d'usage dans le monde anglo-saxon depuis des siècles pour signifier une destruction, un massacre.
Stolpersteine	« Pavés de mémoire » (ou « pierres d'achoppement ») : petits pavés de laiton scellés devant le dernier domicile des victimes du nazisme (projet de l'artiste allemand Gunter Demnig). Présents essentiellement en Allemagne, en Belgique et en France et au total dans 30 pays d'Europe et du monde.
Yiddish	Langue germanique historique des Juifs ashkénazes d'Europe, mélange d'hébreu, d'allemand et de langues slaves, écrite en caractères hébraïques.

REPÈRES

Focus historique

Les Juifs de Russie et d'Union soviétique

La famille de Dima parle russe, mange des graines de tournesol – une habitude alimentaire très répandue en Europe centrale et en Russie – et regarde la télévision russe. Elle réside pourtant en Allemagne et non en Russie. Pour comprendre ce mélange des cultures et des nationalités, il faut prendre en compte l'identité juive de cette famille et remonter dans le temps[3].

Dans l'Empire russe (1783-1914), les Juifs (plusieurs millions à la fin du XIX^{e} siècle, la plus grande communauté juive du monde à l'époque) étaient confinés dans une « zone de résidence » à l'ouest de l'Empire[4], soumis à des quotas d'accès dans les institutions russes (telles que l'université) et périodiquement victimes de pogroms. C'est cette violence qui déclenche, dès les années 1880, les grandes vagues d'émigration juive vers l'Amérique et l'Europe occidentale. Le yiddish, la musique klezmer que cite la « recette » du film : tout cela vient de ce monde-là, celui des Juifs ashkénazes d'Europe orientale.



La révolution de 1917 abolit les discriminations légales, mais l'Union soviétique invente autre chose : elle traite la judéité non comme une religion (la religion en général est de toute façon combattue), mais comme une nationalité. Cela se matérialise par exemple sur le passeport intérieur soviétique : russe, ukrainien, arménien… ou « juif ». Cette mention ouvre la voie à des discriminations, des violences, une hostilité systématique et une suspicion permanente.[5] Parfois à bas bruit, via des quotas officieux dans les universités et certaines professions, blocage des carrières. S'y ajoutent des campagnes d'État : à la fin du stalinisme (début des années 1950), la campagne contre les « cosmopolites sans racines » (un mot de code pour « Juifs ») et le « complot des blouses blanches » visent explicitement

[3]Les juifs en Russie et en Union Soviétique : chronologie 1727 à janvier 1992 https://www.refworld.org/reference/countryrep/irbc/1993/94064

[4]Voir https://www.museemrjmoi.com/zone-de-residence-obligatoire-des-juifs-dans-lempire-russe-1791-1917/ Le guide culturel des Juifs d'Europe, *Russie*, https://jguideeurope.org/fr/region/russie/

[5]Lisa Vapné et Asia Kovriguina, Les formes d'hostilités antijuives de l'État soviétique à l'époque stalinienne : quelques jalons, *Revue Alarmer*, 2020. https://revue.alarmer.org/les-formes-dhostilites-antijuives-de-letat-sovietique-a-lepoque-stalinienne/

les élites juives. Après 1967, l'« antisionisme » officiel sert souvent de véhicule à un antisémitisme d'État à peine voilé. Ceux qui demandent à émigrer vers Israël se voient massivement refuser l'autorisation : ce sont les *refuzniks*[6], dont le sort devient un enjeu de la Guerre froide.

Résultat, à la chute de l'URSS, des centaines de milliers de Juifs soviétiques – largement sécularisés, russophones, souvent diplômés – saisissent la première occasion pour partir afin de sortir d'un système où l'appartenance juive est inscrite sur les papiers d'identité et traitée comme une nationalité suspecte. Comme souvent, l'émigration ne traduit pas un goût de l'aventure, mais un geste d'émancipation ou de survie. La plupart vont en Israël, beaucoup aux États-Unis et environ 200 000 vont en Allemagne.

L'Allemagne et les Juifs (Destruction des Juifs d'Europe)

Avant 1933, environ 500 000 Juifs vivent en Allemagne. Cela correspond à moins de 1 % de la population. C'est une communauté profondément intégrée, présente dans les sciences, la presse, le commerce, les arts. Le film le rappelle par ses inserts documentaires ironiques : les grands magasins Kaufhof ont été fondés par Leonhard Tietz, les mouchoirs Tempo inventés par les frères Rosenfelder. Autant de familles juives spoliées et contraintes à l'exil par le régime nazi, pendant que le très pro-nazi Hugo Ferdinand Boss habillait une des principales organisations du régime nazi, la *Schutzstaffel* (SS)[7].

La Shoah anéantit ce monde : plus de six millions de Juifs d'Europe sont assassinés par l'Allemagne nazie et ses collaborateurs européens, dont la quasi-totalité de la communauté allemande, tuée ou chassée. En 1945, il ne reste presque plus personne : quelques dizaines de milliers de survivants, pour beaucoup des Personnes Déplacées d'Europe de l'Est en transit[8]. Pendant près de 40 ans, la vie juive en Allemagne demeure résiduelle. On cartographie une communauté vieillissante d'environ 25 à 30 000 personnes en Allemagne de l'ouest (RFA), vivant sur le qui-vive (selon la formule de l'époque, « les valises faites »). Dima le dit avec son ironie caractéristique : sa famille a émigré « au pays des juges et des bourreaux ».

C'est aussi dans cette Allemagne d'après-guerre que se construit, lentement et conflictuellement, la culture mémorielle que le film met en scène. Celle-ci prend diverses formes : le travail sur le passé (*Vergangenheitsbewältigung,* dont la traduction se situe entre le « travail de mémoire » et le fait de « surmonter le passé »), les commémorations, les cours d'histoire, et plus tard les *Stolpersteine*, sur lesquels Tobi est justement condamné à s'agenouiller pour les nettoyer, et sur lesquels Dima, littéralement, trébuche.

[6]« "Refuznik" était le terme officieux désignant les personnes à qui le visa d'émigration était refusé par les autorités de l'Union soviétique, principalement des Juifs soviétiques dont les demandes se sont particulièrement multipliées après la guerre des Six-Jours en 1967. » 90 ans de la LICRA : Pour les refuzniks, 2017. https://www.licra.org/90-ans-de-licra-refuzniks
Du 23 au 25 février 1971 David Susskind organise une conférence internationale, « Let My People Go », organisée pour discuter des mesures à prendre pour aider les juifs soviétiques. Voir également la conférence organisée à l'occasion du 50ème anniversaire de la Première Conférence mondiale des Communautés juives pour les Juifs d'U.R.S.S. < https://www.youtube.com/watch?v=ZLt1LR_Nbnc >, 14 novembre 2021.

[7]Nicolas Vulser, L'entreprise a fait étudier son passé nazi et l'assume, *Le Monde*, 03 mai 2012.
https://www.lemonde.fr/economie/article/2012/05/03/l-entreprise-a-fait-etudier-son-passe-nazi-et-l-assume_1695165_3234.html

[8]Marianne Amar, Laure Humbert and Célia Keren, "Retour à la norm(al)e", Diasporas [Online], 44 | 2025.
http://journals.openedition.org/diasporas/17993



1991 : Les « Réfugiés relevant d'un contingent »

En 1989, le monde assiste à la chute du Mur de Berlin. Mais une fois refermé cet événement politique et médiatique d'une importance certes capitale, l'Histoire, elle, suit son cours.

En 1991, l'Allemagne tout juste réunifiée prend une décision singulière : autoriser les Juifs de l'ex-Union soviétique à immigrer avec un statut spécial, celui de *Kontingentflüchtlinge* (« réfugiés relevant d'un contingent »). Comme le rappelle le film en insert et par sa voix-off, environ 200 000 personnes arrivent dans ce cadre.

D'où vient cette décision ?[9]

Le paradoxe réside dans la décision, car ce n'est pas la RFA (l'Allemagne de l'Ouest) qui la prend en premier, mais la RDA (l'Allemagne de l'Est), dans les derniers mois de son existence. Trois facteurs se conjuguent.

- Pendant quarante ans, la RDA s'est dite antifasciste et situait les héritiers du nazisme à l'Ouest ; elle n'a jamais versé de réparations, contrairement à la RFA (accords de Luxembourg, 1952). Cette position s'effondre en 1990. Le 8 février, le chef du gouvernement, Hans Modrow, reconnaît par écrit la responsabilité allemande devant le Congrès juif mondial ; le 12 avril, la première Chambre du peuple librement élue demande pardon au peuple juif.
- Deuxième facteur : la peur. La presse relaie des rumeurs de pogroms en URSS et l'activisme du groupe ultranationaliste et antisémite russe « Pamiat ». Ces pogroms n'auront pas lieu, mais la menace est vécue comme réelle : à Berlin-Est, l'association culturelle juive animée par la

[9]Ce qui suit s'appuie sur la thèse de Lisa Vapné. *Les remplaçants : migration juive de l'ex-Union soviétique en Allemagne, 1990-2010.* Science politique. Institut d'Études Politiques de Paris, 2013, p.88-142. Voir également : Tétart, F. et Martins, A. (2006). Juifs et Allemands d'ex-URSS Des diasporas « russes » en Israël et en Allemagne ? *Le Courrier des pays de l'Est*, 1055(3), 52-67.

sociologue juive américano-allemande Irene Runge lance un appel à l'accueil immédiat, que la « Table ronde »[10] adopte à l'unanimité le 15 février 1990.

- Troisième facteur : des portes qui se ferment. Depuis l'automne 1989, les États-Unis n'accordent plus quasi automatiquement le statut de réfugié aux Juifs soviétiques, notamment sous la pression d'Israël, qui souhaite capter cette émigration[11]. Au même moment, la libéralisation entreprise par Gorbatchev rend le départ possible : 40 000 visas de sortie en 1987, plus de 450 000 en 1990.

Le 11 juillet 1990, la RDA autorise donc l'installation durable de Juifs soviétiques menacés, en évitant soigneusement le mot « asile » pour ne pas froisser Moscou. Aux concernés, il faut prouver sa judéité : par exemple en présentant la mention « juif » sur le passeport intérieur soviétique. Fin 1990, ils sont environ 3 700.

La réunification du 3 octobre les laisse dans un vide juridique. Lors des débats d'octobre au Bundestag, aucun député ne s'oppose publiquement à cette immigration, alors même que le gouvernement d'Helmut Kohl a discrètement demandé aux consulats, en août, de cesser de délivrer des visas. Afin de sortir de cet imbroglio, la solution retenue en janvier 1991 est un compromis : pas de loi nouvelle, mais l'application d'un texte existant déjà utilisée pour les réfugiés vietnamiens : la loi sur les « réfugiés relevant d'un contingent »[12] (*Kontingentflüchtlingsgesetz*). Cela implique un accueil contrôlé, une répartition négociée avec les Länder, et aucune catégorie migratoire fondée sur la religion (catégorie à laquelle la judéité était réduite), jugée inconstitutionnelle.

Trois conséquences à distinguer

Cette immigration a fait de l'Allemagne, à contre-courant de toute attente au regard de leur histoire récente, l'un des pays où la vie juive a connu la croissance la plus rapide au monde dans les années 1990-2000. Trois conséquences sont à mentionner :

D'abord, la vie juive allemande contemporaine n'est pas la continuation des communautés d'avant-guerre : c'est majoritairement une histoire de migration récente. La grande majorité des quelques 90 000 membres inscrits vient d'ex-URSS.

Ensuite, elle est russophone et largement sécularisée : voilà pourquoi la mère de Dima lui parle russe par la fenêtre et pourquoi la famille vit dans une cité HLM du bassin de la Ruhr, loin de tout décor traditionnel d'avant-guerre.

Enfin, elle est diverse – et pas seulement « ethniquement » comme entre ashkénazes et sépharades. Vlad, fier de tout ce qui est juif et israélien, et Dima, qui refuse toute assignation, en sont deux visages.

Ce que cela implique pour la lecture du film

Les motivations affichées sont doubles. Cela concerne classiquement la « responsabilité historique ». Mais les débats parlementaires allemands d'octobre 1990 laissent aussi entendre une attente : le secrétaire d'État Horst Waffenschmidt, par exemple, évoque les prix Nobel, les musiciens

[10]Forum dans lequel les membres d'organisations gouvernementales est-allemandes, des syndicats, l'Association indépendante des femmes, etc. se sont réunis avec des représentants des nouveaux mouvements citoyens pour discuter et faire avancer les réformes en République démocratique allemande (Allemagne de l'Est). "Table ronde (Allemagne de l'Est)." Wikipédia, < https://fr.wikipedia.org/wiki/Table_ronde_(Allemagne_de_l'Est))

[11]William Berthomière. L'immigration des Juifs d'ex-URSS : un nouveau défi pour Israël ?. In: *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 11, n°3,1995. pp. 19-41.

[12]Le contingentement étant l'action et la conséquence d'une limitation imposée par des mesures administratives. En d'autres termes, un « quota ».

et les écrivains, et espère une « revitalisation des éléments juifs » de la culture allemande. Dans un pays dont le credo officiel est alors « l'Allemagne n'est pas un pays d'immigration », l'accueille cible – ou fantasme – un groupe défini par une identité ethnicisée et supposé urbain, diplômé, brillant. Si la chercheuse Lisa Vapné a intitulé sa thèse *Les Remplaçants* c'est bien parce que ces migrants sont attendus comme les remplaçants des Juifs allemands assassinés ou exilés.

Autrement dit, la famille de Dima arrive dans un pays qui lui avait assigné un rôle *avant même* de la connaître. Ajoutons que cette migration est restée largement invisible et laissant donc beaucoup de places aux fantasmes en tout genre : les débats ont été volontairement confinés à la sphère parlementaire, et les 200 000 arrivants se sont fondus dans les 2,7 millions de *Spätaussiedler* (terme employé à partir de 1993 pour évoquer les Allemands de Russie rapatriés tardivement)[13] russophones venus au même moment.

Cette date clé de 1991 permet donc de comprendre le contexte du film : pourquoi on y parle russe, pourquoi on y parle de migration, et pourquoi Dima subit une double étrangeté, « le Russe » pour les uns, « le Juif » pour les autres.

« L'antisémitisme secondaire »[14]

Un antisémitisme « à cause d'Auschwitz »

Cela paraît contre-intuitif : en Allemagne, une part de l'antisémitisme contemporain ne se nourrit pas de l'oubli de la Shoah, mais du fait qu'elle a eu lieu. La recherche allemande parle d'antisémitisme « secondaire » (*sekundärer Antisemitismus*) ou, de façon plus parlante, d'antisémitisme « du rejet de la culpabilité » (*Schuldabwehr-Antisemitismus*). Cette notion reste peu connue en France et en Belgique. Une formule attribuée au psychanalyste israélien Zvi Rex la résume : « les Allemands ne pardonneront jamais Auschwitz aux Juifs. » Le journaliste Henrik Broder en a donné la version conceptuelle : un antisémitisme « non pas malgré, mais à cause d'Auschwitz ».

Pourquoi « secondaire » ? Parce que la haine des Juifs n'en est pas le moteur premier. Ce qui vient d'abord, c'est le besoin de se défendre d'une accusation : celle d'appartenir au groupe des coupables. Theodor W. Adorno et Peter Schönbach, dans les années 1950-1960, en identifient trois ingrédients : un sentiment de culpabilité qu'on ne veut pas regarder en face, un réflexe de défense du groupe (la famille – et principalement le père-, la nation), et l'attachement à une fierté collective que la Shoah rend impossible. Quand la responsabilité est reconnue mais pas assumée, elle se voit niée, relativisée, contournée ou compensée. C'est dans ce mouvement d'auto-disculpation que les vieux stéréotypes anti-juifs sont réactivés. Le Juif devient gênant parce qu'il rappelle un passé qui ne passe pas.

[13] *Spätaussiedler* (littéralement « rapatriés tardifs ») : personnes d'origine allemande qui vivaient en Union soviétique ou en Europe de l'Est. Leurs ancêtres s'y étaient installés aux XVIIIe et XIXe siècles (connus sous le nom de *Aussiedler*), comme les Allemands de la Volga. Après la chute du Mur, 2,7 millions d'entre eux sont « revenus » en Allemagne. Ils y étaient reconnus comme Allemands et recevaient donc automatiquement la nationalité. La plupart parlaient russe au quotidien. Jannis Panagiotidis, "Les *Spätaussiedler* dans la société allemande : les contradictions du privilège", *Hommes & migrations*, 1341 | 2023, 29-35. URL: http://journals.openedition.org/hommesmigrations/15346

[14] Ce chapitre s'appuie sur les travaux de Bruno Quélennec. Voir : Un antisémitisme mémoriel, « non pas malgré, mais à cause d'Auschwitz » ?, *Mémoire en jeu*, Automne 2025. https://www.memoires-en-jeu.com/notice/bruno-quelennec-un-antisemitisme-memoriel-non-pas-malgre-mais-a-cause-dauschwitz/ et « Les Allemands ne pardonneront jamais Auschwitz aux Juifs » (Zvi Rex). Genèse, portée et limites du concept d' « antisémitisme secondaire », *Cités*, Vol. 87, n°3, 2021, p. 33-50.

Werner Bergmann a proposé dans les années 1980 une définition plus sociologique qu'il catégorise sous quatre formes principales. Après 1945, dire son antisémitisme devient socialement interdit : la norme s'inverse, c'est désormais à l'antisémite de se justifier.

Quatre formes (et une précaution)

1

La négation ou la relativisation.

Du négationnisme, aujourd'hui résiduel, à la concurrence des mémoires avec d'autres massacres, pour contester le caractère exceptionnel et singulier de la Shoah.

2

Le décompte (*Aufrechnung*).

Rendre les Juifs co-responsables de ce qui leur est arrivé, ou construire le collectif allemand en collectif de victimes.

3

Le refus d'aborder le sujet.

Les appels à « tirer un trait » (*Schlussstrich*), à en finir avec la repentance pour retrouver un rapport « normal » au passé national.

4

Le discrédit moral.

L'idée que la mémoire de la Shoah serait systématiquement instrumentalisée au profit d'intérêts financiers ou politiques, ceux d'un prétendu « lobby juif » ou israélien.

PRÉCAUTION

Il faut manier ces formes d'antisémitisme secondaire avec **précaution**. Prise isolément, aucune de ces quatre stratégies n'est automatiquement antisémite. Trouver qu'on parle « trop » de la Shoah, critiquer un usage politique de la mémoire, ce n'est pas en soi de l'antisémitisme. Le film lui-même critique certains usages de la mémoire (voir infra). C'est la convergence de ces éléments, et le fait qu'ils servent à disculper un groupe responsable de crimes et discréditer les victimes, qui constitue le phénomène. La grille sert donc à analyser un discours cohérent, pas à (dis)qualifier une personne qui souhaite s'exprimer – même maladroitement – sur le sujet.

Ce que le film en donne à voir

Le film documente ce phénomène faisant se rejoindre l'histoire et le présent. L'extrait du carnaval de Cologne en 1973, où une salle répond machinalement « Sieg Heil ! » à l'humoriste Jonny Buchardt, montre la persistance des réflexes moins de trente ans après la guerre. Le discours du politicien d'extrême droite Alexander Gauland (AfD), réduisant le nazisme à douze années sans conséquence pour l'identité allemande, en montre l'expression politique actuelle. Les inserts statistiques du film en donnent la mesure sociale : selon les chiffres qu'il affiche à l'écran, 58 % des Allemands souhaitaient en 2015 tirer un trait final sur le chapitre du Troisième Reich ; 69 % croient que leurs ancêtres ne comptaient pas parmi les coupables, et près d'un sur trois croit qu'ils ont résisté, par exemple en cachant des Juifs, alors que ce fut le cas de moins de 0,01 % de la population. C'est la scène de Marcel au feu rouge : « Dans ma famille, il n'y avait pas de nazis. »



Depuis les années 1980-1990, l'Allemagne a fait de sa mémoire critique un élément de son identité nationale, et même un motif de fierté ; on parle ironiquement d'une « championne du monde de la mémoire ». C'est ce que Dima épingle en ironisant sur une mémoire si bien « travaillée », des *Stolpersteine* à chaque coin de rue et le fait que « les Allemands sont fiers d'être à nouveau fiers ».

Ce que le film montre également en lien avec l'actualité se trouve à la séquence du stand de l'AfD : ce parti protégerait les Juifs, selon le grand-père de Dima. Ce n'est pas une contradiction accidentelle du parti d'extrême droite, mais une stratégie documentée : l'AfD joue simultanément sur le rejet de la mémoire *et* sur la protection affichée des Juifs contre un antisémitisme dit « importé » (arabo-musulman), et tire profit des deux gestes à la fois. Le grand-père de Dima, rescapé de l'antisémitisme soviétique, est précisément la cible visée par ce double jeu ; il croit sincèrement que « ce sont les seuls qui nous protègent »[15], et Dima doit l'arracher au stand.

Les limites du concept

Le concept est discuté, y compris en Allemagne. Il a été forgé pour une société post-nazie et suppose que celui qui parle s'identifie, même vaguement, au collectif accusé. Cela dit, en France ou en Belgique, on peut rencontrer la même sémantique sans la même matrice[16]. Les enquêtes quantitatives allemandes, elles, lui donnent une consistance empirique : le phénomène s'y révèle stable à un niveau élevé, quand l'antisémitisme « classique » recule depuis les années 2000.

[15]« l'AfD est un parti profondément antisémite, raciste, xénophobe ». Voir Hélène Miard-Delacroix, "Certains d'extrême droite avancent l'idée que le national-socialisme serait de gauche", *Tenoua*, 7 février 2025. https://tenoua.org/2025/02/07/certains-dextreme-droite-avancent-lidee-que-le-national-socialisme-serait-de-gauche/

Grand Continent, Les affiches de la haine, *Le Grand Continent,* 21 septembre 2024, https://legrandcontinent.eu/fr/2024/09/21/afd-les-affiches-de-la-haine/

[16]La recherche allemande distingue l'« antisémitisme secondaire » d'un « antisémitisme relatif à Israël » (*israelbezogener Antisemitismus*), tout en soulignant que les deux se croisent souvent : affirmer qu'Israël ferait aujourd'hui aux Palestiniens ce que les nazis ont fait aux Juifs relève des deux à la fois. Certains chercheurs évoquent depuis un possible antisémitisme « au nom d'Auschwitz », où la mémoire du génocide sert d'argument contre l'État d'Israël. Le film, sorti en 2020, n'aborde pas cette question ; il montre en revanche l'assignation inverse, lorsque le politicien AfD tient Dima pour israélien. Voir B. Quélennec, *Cités*, n° 87, 2021.

SYNTHÈSE

Le film noue quatre fils : Empire russe, URSS, Allemagne nazie, Allemagne mémorielle et les réuni sur un trait commun : les Juifs sont assignés à un rôle écrit par d'autres : le paria, la « nationalité » suspecte, la victime absolue, le rappel vivant d'une faute. Le film raconte le refus de ce dernier rôle. Cette généalogie historique permet de comprendre d'où vient la colère de Dima, elle n'est donc pas un simple arrière-plan décoratif ou narratif.

LE FILM PAS À PAS

Fiche « personnages »

Dima (Dimitrij Liebermann), 18 ans : le narrateur

Qui ? Lycéen du Ruhrpott, dans l'ouest de l'Allemagne, fils d'immigrés juifs russophones arrivés d'ex-URSS (statut de *Kontingentflüchtling*). Excellent élève, ses copies sur Anne Frank et Schindler étant toutes notées « très bien ». Fumeur, décontracté, amateur de graines de tournesol, en couple avec Michelle depuis deux ans. Il a cassé le nez de Tobi à la suite d'une altercation antisémite et refuse de s'excuser.

Ce qu'il incarne. Le refus de l'assignation. Dima n'est ni le « bon Juif » rassurant, ni la victime éplorée qu'on attend de lui, ni un représentant d'Israël, ni un expert de la Shoah. Il est drôle, en colère, ironique, et il nous prend à témoin en « brisant le quatrième mur » (sortir de son rôle fictionnel et s'adresser aux spectateurs). Son arrière-grand-père était officier décoré de l'Armée rouge : son « histoire de victime » ne rentre pas dans le logiciel de Frau Jachthuber.



Les autres personnages : grille de lecture[17]

PERSONNAGE	CE QU'ON VOIT	CE QU'IL / ELLE INCARNE
Tobi	Se moque de la circoncision de Dima, mime la mort en chambre à gaz, finit le nez cassé puis condamné à nettoyer des *Stolpersteine*.	L'antisémitisme frontal, le plus brut. Puis l'inversion victime-coupable : à la fin, c'est lui qui se pose en victime, dans un « antisémitisme secondaire » propre aux jeunes générations.
Les parents	Milieu modeste. Immigrés soviétiques ; la mère est professeure de piano ; le père ex-ingénieur exige que son fils présente des excuses sous peine de le priver du voyage de fin d'études.	La génération de la migration : la discrétion apprise en URSS, que leur fils prend pour de la lâcheté. Leur « Nous voulons que tu t'excuses » lance tout le film.
Le grand-père (Opa)	75 ans, russophone, pilier de la communauté ; veut que Dima épouse une Juive ; accepte joyeusement des *goodies* au stand de l'AfD.	La transmission identitaire (« 0,2 % de la population mondiale doit se serrer les coudes ») et le rescapé courtisé par ceux qui prétendent le protéger.
Michelle	En couple avec Dima depuis deux ans, non juive. Veut régler son compte à Tobi au spray au poivre ; c'est Dima qui la calme.	L'alliée sans complexe, seule à nommer l'injustice. Elle porte la question du spectateur : venger, dénoncer, ignorer, en parler ? Et à quel prix ?
Vlad	Ami juif russophone, fier de tout ce qui est juif et israélien. Boycotte les « magasins nazis » mais y envoie Dima faire ses courses à sa place.	L'identification enthousiaste, miroir inversé de Dima. Sa fierté produit ses propres stéréotypes, et son boycott est avant tout une posture.
Frau Jachthuber	Professeure d'allemand, 55 ans. Félicite Dima d'avoir réagi aux provocations de Tobi, s'extasie sur Israël, mais ne parvient pas à prononcer le mot « Juif ».	Un philosémitisme reposant sur des stéréotypes. Elle s'extasie sur la culture juive dans une bienveillance étouffante. Elle réduit Dima au rôle de témoin-victime professionnel du cours sur la Shoah.
Marcel	Élève de seconde qui aborde Dima au feu rouge : il n'a « jamais rencontré de Juif » et tient à préciser que dans sa famille « il n'y avait pas de nazis ».	L'antisémitisme secondaire à hauteur d'adolescent : se décharger d'une culpabilité que personne ne lui demande d'endosser, et confondre culpabilité et responsabilité.
Le directeur	Convoque les deux élèves, raconte la parabole de « M. Rosenblatt » et exige une poignée de main.	L'institution qui sanctionne la réaction plutôt que l'agression, et prescrit à la victime sa posture : la gratitude digne et silencieuse.
Le politicien AfD	Affublé d'un herpès labial. Se dit seul solidaire d'Israël et seul rempart contre un antisémitisme « importé ».	La récupération de l'antisémitisme : l'équation automatique Juif égale Israélien (qu'il enferme dans sa conception), et la métaphore de Dima prise au mot (« l'antisémitisme, c'est comme l'herpès »).

[17] Le tableau ci-dessous sert de repère, et de corrigé possible pour la séance pédagogique n° 4, qui propose aux élèves de dresser eux-mêmes ces portraits. Chaque personnage est analysé dans la scène correspondante du synopsis.

LE FILM PAS À PAS

Synopsis développé

La séquence finale fait l'objet d'une analyse détaillée.

LE PARCOURS DE DIMA EN DIX ÉTAPES

1 **Toilettes du lycée** Tobi : l'altercation	**2** **Bureau du directeur** L'injonction à s'excuser	**3** **En chemin** L'histoire de l'immigration	**4** **Michelle et Opa** L'identité	**5** **Au feu rouge** Marcel : la culpabilisation
6 **Snack falafel** Vlad : la spoliation	**7** **Au Kaufhof** Frau Jachthuber : le philosémitisme	**8** **Dans la rue** La fierté allemande retrouvée	**9** **Place centrale** Le stand AfD et le grand-père	**10** **Les *Stolpersteine*** La confrontation finale

L'altercation dans les toilettes de l'école

L'intrigue débute dans les toilettes d'un lycée du bassin de la Ruhr. Dima (Dimitrij Liebermann) y fume avec sa copine Michelle, tout en transformant au marqueur une croix gammée griffonnée sur le mur en une chouette. Un geste discret mais programmatique : c'est la réponse quotidienne, presque routinière, aux traces de haine. Quand Michelle sort, Tobi la siffle, puis s'en prend à Dima. Après une moquerie sur sa circoncision (« Bar-Mitzva, snip snip ») : la phrase de trop : « tu sais ce qu'on aurait fait de toi, avant ? ». Tobi mime la mort par gazage. Dima, excédé, le frappe et casse le nez de Tobi.



Crédit : FILM+SCHULE NRW

Ici, la Shoah n'apparaît pas comme leçon d'histoire ou de mémoire. Elle est l'instrument de moquerie d'un adolescent allemand, trois générations après les faits. Ce renversement révèle la fragilité du « pacte » allemand envers son histoire, incarné par Tobi, et la colère de Dima comme acte d'affirmation, et non de simple réaction. Ce geste déclenche l'intrigue du film.

Convocation chez le directeur (Dima doit s'excuser)

Le lendemain, Dima est suspendu une semaine. Convoqué avec Tobi, il écoute la parabole du directeur : l'histoire de « M. Rosenblatt », survivant qui, revenu dans son village après la guerre, ne se met pas en colère mais s'agenouille devant son pommier et pleure de gratitude. Le message implicite est limpide : la seule posture acceptable pour la victime est la dignité et la prise de hauteur morale. Sommé de serrer la main de son agresseur, Dima refuse (« Vous êtes complètement tarés ? ») et se fait expulser du bureau.

À la maison, ses parents exigent des excuses, bouquet de fleurs en plastique à l'appui, sous peine de priver leur fils du voyage de fin d'études. Dima nomme lui-même le mécanisme dans l'escalier : « C'est une putain d'inversion victime-coupable » (*Täter-Opfer-Umkehr*). Son interprétation est la suivante : l'institution et la famille sanctionnent la réaction à une agression, pas l'agression qui la déclenche.

La prudence des parents n'est pas de la lâcheté mais un héritage qui leur vient de l'époque soviétique où la stratégie de survie des Juifs soviétiques était de ne pas se faire remarquer.



La traversée : Rencontre avec un échantillon de la société allemande

La suite du film est un trajet : Dima traverse sa ville, fleurs à la main, en direction de chez Tobi et chaque rencontre est une variation sur une même question : quel rôle l'Allemagne assigne-t-elle à « ses » Juifs ?

Histoire de l'immigration

En chemin, Dima raconte l'arrivée de sa famille : « On n'a eu le droit de venir de Russie en "Germaniya" uniquement parce que nous sommes juifs. »

Michelle et le grand père

Michelle, sa copine non juive, veut venger Dima au spray au poivre ; il la désarme en riant. S'en suit le gag du grand-père qui, du berceau à la Bar-Mitsva, martèle « Tu dois épouser une Juive ! » (à la

rigueur une convertie) : « 0,2 % de la population mondiale doit se serrer les coudes. » « Mais Michelle n'existe pas en version juive », assène Dima, qui entend écouter ses sentiments avant tout.

La culpabilisation (Marcel)

Au feu rouge, un camarade de seconde aborde Dima : il n'a « jamais rencontré de Juif », trouve que « c'était quand même terrible, la guerre », et tient à préciser que dans sa famille « il n'y avait pas de nazis ». Dima s'enfuit en traversant au rouge. Suit l'insert statistique sur l'innocence supposée des ancêtres (voir le focus historique du dossier). Commentaire de Dima : « Les Allemands ont si bien caché les Juifs qu'ils ne les ont jamais retrouvés. » C'est l'antisémitisme secondaire à hauteur d'adolescent : le Juif réel devient une surface de projection sur lequel la majorité de la population projette son besoin d'innocence, comme si se projeter dans l'avenir devait se faire au détriment de la mémoire et de la véracité historique.



Crédit : FILM+SCHULE NRW

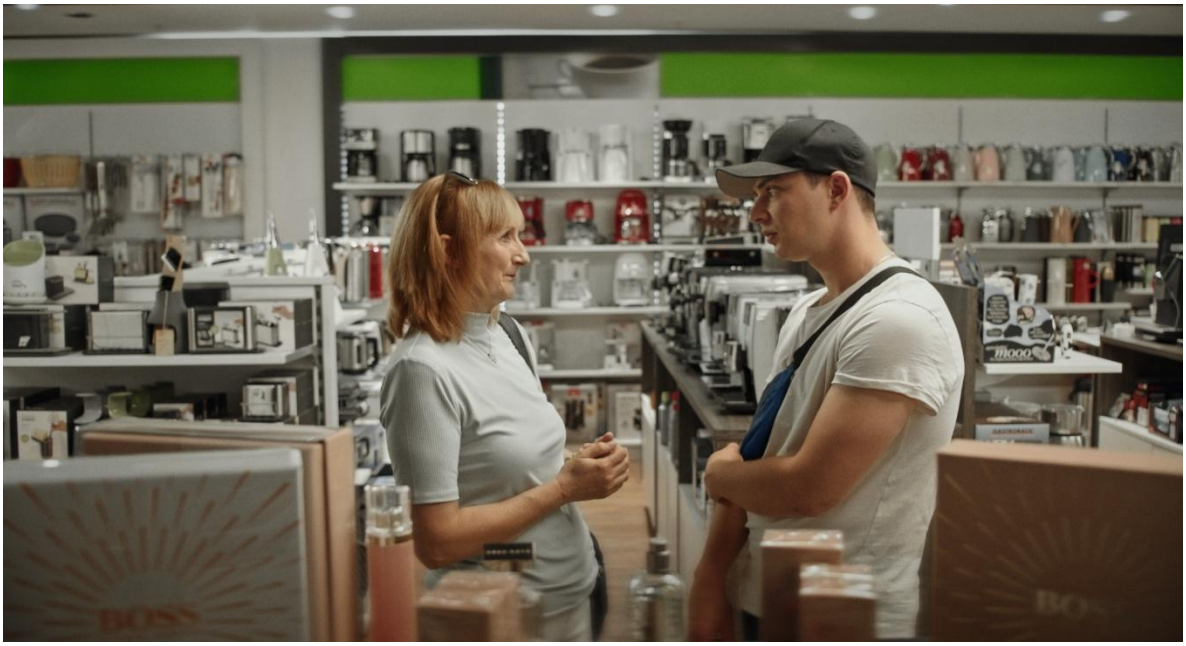
L'histoire économique de la spoliation (Vlad)

Au snack falafel, Vlad, un ami juif russophone, sioniste enthousiaste déclare boycotter les « magasins nazis » allemands, mais envoie Dima acheter au Kaufhof un parfum Hugo Boss pour sa grand-mère. Les inserts précisent : le Kaufhof fut fondé en 1879 par Leonhard Tietz, famille juive spoliée par le régime nazi et contrainte à l'exil ; les mouchoirs Tempo furent inventés par les frères Rosenfelder, expropriés en 1933 ; et Hugo Ferdinand Boss, lui, était pro-nazi. « Ils se sont excusés ? Non. » En trois rayons de grand magasin, le film rappelle que la question des excuses – celle qu'on exige de Dima – ne s'est jamais vraiment posée aux profiteurs.



La professeure d'allemand (le philosémitisme)

Au Kaufhof, Dima croise sa professeure d'allemand, remplie à ras bord de bienveillance : elle approuve son coup de poing, s'extasie sur Israël (« ce que vous avez construit là-bas ». Un « vous » que réprouve Dima : « mais je ne viens pas de… »). Cependant, elle n'arrive pas à prononcer le mot « Juif ». Elle l'invite à raconter « son histoire familiale » au prochain cours sur la Shoah. Objection intérieure de Dima : sa famille vient d'URSS, personne n'a été libéré d'un camp, au contraire, son arrière-grand-père était officier décoré de l'Armée rouge. « Mais je crois que mon aïeul ne rentre pas dans le concept pédagogique de Frau Jachthuber. » Il accepte pourtant, et lâche à la caméra- et donc au public -, en clin d'œil cynique : « There's no business like Shoah-Business ». Autrement dit, Dima est conscient qu'il obtiendra de très bonnes notes sur ce sujet sans effort. Sur l'angle mort que révèle cette scène, voir dans ce dossier : « Une critique de certains usages de la mémoire ».



La fierté allemande retrouvée (ironie de Dima)

Dima poursuit son chemin, et arrache une banderole allemande d'une voiture. Il s'exclame « Les Allemands sont fiers d'être à nouveau fiers. » Le film enchaîne sur deux archives réelles : le carnaval de Cologne en 1973, où la salle répond machinalement « Sieg Heil ! »[18] aux « Zicke zacke »[19] de l'humoriste Jonny Buchardt. Puis nous assistons au discours d'Alexander Gauland (dirigeant de l'AfD) réduisant le nazisme à douze années sans conséquence pour l'identité allemande. Nouvel insert sur le « trait final » (*Schlussstrich*) sur ces années sous le Troisième Reich. « Tout est bien "travaillé", des *Stolpersteine* à chaque coin de rue, attention de ne pas trébucher » : l'ironie de Dima sur cette mémoire très policée, mais pas sans accrocs, prépare le dénouement.



Crédit : FILM + SCHULE NRW

L'AfD / le grand père

Sur la place centrale, Dima découvre son grand-père acceptant joyeusement les *goodies* du stand AfD. Le politicien se présente avec un herpès à la lèvre : il incarne littéralement la métaphore de Dima : « l'antisémitisme, c'est comme l'herpès : incurable, on met des pansements ». Il vante son parti, seul « solidaire d'Israël » et seul rempart contre l'antisémitisme « importé par les Arabes ». « Mais on n'est pas du tout Israéliens. » reprend une nouvelle fois Dima. « Comment ? Vous êtes Juifs ! » Dima explose et répond, une fois encore, avec malice : « Ne vous laissez pas voler votre antisémitisme par les étrangers ! »

Le grand-père, lui, croit sincèrement que « ce sont les seuls qui nous protègent ». Il incarne le rescapé de l'antisémitisme soviétique séduit par l'extrême droite allemande qui instrumentalise la protection des Juifs pour stigmatiser les musulmans. Face caméra, Dima énumère alors, écrites à l'écran en noir – rouge – jaune (les couleurs du drapeau allemand), toutes les variétés du phénomène : antisémitisme de droite, de gauche, du centre, chrétien, musulman, primaire, secondaire.

[18] « Salut à la victoire » : Salut nazi / hitlérien.

[19] Dans les pays germanophones, *Zicke zacke zicke zacke hoi hoi hoi* est un cri de guerre utilisé dans les kermesses, carnavals, ou encore dans le sport. Il sert également de chanson à boire lorsqu'un groupe consomme de l'alcool. (Wikipédia)



Affiche de campagne (2024)

Analyse de la confrontation finale

Pressé et furieux, porté par le chant en hébreu « Hevenu Shalom Aleichem » (« Que la paix soit sur vous ») du chœur de la communauté (que son grand-père, dans un contre-champ, nous a vanté face caméra), Dima trébuche, littéralement, sur Tobi. Celui-ci, en guise de punition, nettoie à genoux une rangée de *Stolpersteine*. La chute est le fruit de l'écriture scénaristique : Dima trébuche sur la mémoire elle-même.

Dima tente une demi-excuse (« Je ne voulais pas te casser le nez ») tandis que Tobi se pose en victime : lui doit récurer « vos pierres de merde » pendant que son camarade de classe « a gagné une semaine de vacances ». Il ajoute, provocateur, « j'aimerais bien être juif, moi aussi ». Sous-entendu : c'est avantageux. Il poursuit : l'insulte des toilettes n'était « qu'une blague », et « vous êtes quand même susceptibles, hein ? ». L'inversion victime-coupable est complète : l'agresseur s'estime le vrai puni, et la victime, si c'en est vraiment une, manque d'humour. Quand Dima lui jette les fleurs, Tobi les trempe dans son eau sale et les dépose près des *Stolpersteine* : « Viens, on va le déposer pour tes chers disparus », faisant référence aux ancêtres juifs victimes de la Shoah, renvoyant une fois encore Dima à cette histoire. Plus grave, Tobi radicalise son agression en transformant le geste mémoriel en arme.

L'image vire ensuite au noir et blanc. Dima, face caméra, désamorce alors le film lui-même : « Vous entendez la musique ? Elle annonce la fin. C'est le moment où le héros doit avoir évolué. » Le dernier monologue est un sabotage en règle de ce que le spectateur attend. Dima entend la musique de fin. C'est pourtant une musique extradiégétique (extérieure à la scène), à destination du public et non pas des personnages. Mais Dima est un personnage particulier, dans et hors du film, quasi omniscient. Il refuse l'arc narratif attendu et cliché : il n'y aura pas de rédemption, de morale, de poignée de main. Face à la caméra, il assène : « Dans ce film, le mot "Juif" a été prononcé 32 fois. Mais croyez-moi : je ne me réveille pas le matin en me disant que j'en suis un. » Puis, après un temps : « Ou peut-être que je suis juste… un Juif agressif. » Et il donne un coup de pied, en contre-plongée, dans la caméra (le scénario stipule : « *Dima tritt in die Kamera* ») … ou sur Tobi. Il brise une fois pour toutes le quatrième mur. L'image gèle, se teinte aux couleurs du drapeau allemand, et le titre s'imprime : MASEL TOV COCKTAIL.

Le film fait donc le choix d'une fin en phase avec l'état émotionnel de son personnage : un climax sans résolution, qui oblige le spectateur à revenir en arrière pour comprendre comment on en est arrivé là. Le refus de « développement » est ici un parti pris artistique et politique : Dima ne deviendra ni le « bon Juif » reconnaissant de la parabole du pommier, ni le témoin-victime du cours de Frau Jachthuber, ni la mascotte de qui que ce soit. Le coup de pied ne clôt pas le récit, il réveille les spectateurs habitués aux « happy ends » ou à une conclusion morale. Et le choix de finir sans images d'archives, dans un film qui en a fait un usage constant, énonce la thèse en creux : la vie juive ne se résume pas à sa destruction, et le dernier mot revient à un vivant.

Cinq questions pour (ne pas) finir

Le film laisse en suspens une série de questions. Certaines émergeront d'elles-mêmes, d'autres seront à susciter.

1 **Peut-on enfermer quelqu'un avec de la bienveillance ?**

Frau Jachthuber, Marcel et le directeur ne haïssent personne. Pourtant, Dima suffoque quand même. Où se place la frontière entre s'intéresser à quelqu'un, lui faire des compliments, et l'assigner, l'enfermer dans une identité ?

2 **Qui sanctionnons-nous : l'agression physique ou la réaction à l'insulte ?**

Le film travaille cette question par le biais d'une inversion victime-coupable. Si Tobi est bien sanctionné, c'est en revanche à Dima de *s'excuser*.

3 **Que doit la victime ?**

Le film défend le droit de Dima à la colère sans jamais trancher sur son coup de poing. La dignité exige-t-elle le pardon ? Qui a intérêt à ce que les victimes soient « dignes » ?

4 **À quoi sert notre mémoire ?**

Si commémorer n'empêche ni Tobi ni l'AfD, qu'est-ce qui distingue une mémoire vivante d'un rituel ? Et que devrait savoir de la vie juive quelqu'un qui n'en connaît que la destruction ? Saurions-nous, nous, citer cinq éléments de cette culture sans parler tout de suite d'Hitler, de la Shoah, ou de l'antisémitisme ?

5 **Et nous, spectateurs ?**

Dima nous a parlé pendant trente minutes. Le mécanisme qu'il décrit (assigner l'autre à un rôle, exiger de lui qu'il nous rassure) fonctionne avec n'importe quelle minorité, dans n'importe quel pays. Le coup de pied final pose la seule vraie question du film : maintenant que vous savez, qu'allez-vous faire de votre regard ?

Si le film pose ces questions – sans les imposer, mais avec insistance – il n'en livre pas de réponses univoques. Chacun, chacune, est donc libre de chercher des réponses, mais également d'être en désaccord. Il s'agit alors de trouver et de nommer ce qui coince, ce qui ne passe pas.

ANALYSE

Sens du film

Masel Tov Cocktail surprend par son refus de se conformer aux grammaires cinématographiques classiques. Dès l'introduction le film se dérobe à nos attentes et sa conclusion ne clôt pas le film, et la déambulation de Dima n'est pas l'occasion pour lui de parcourir un « arc de rédemption » – changement intérieur dû à la maturité et à la croissance morale du personnage – mais bien de faire comprendre aux spectateurs le problème que suppose cette rédemption[20] quand on n'est pas maître de son récit.

Le sens du film doit donc avant tout s'attacher à illustrer ce qu'il fait au spectateur, aux représentations, à la mémoire, avant de s'attarder sur ce que le film dit.

Se raconter après 1991

Avant d'être un film sur ou même contre l'antisémitisme, *Masel Tov Cocktail* est un film sur le droit de raconter sa propre histoire. La migration des années 1990 a fait grandir une génération qui a désormais les moyens de se raconter elle-même. *Masel Tov Cocktail* est l'un des premiers gestes de cette génération.

C'est ce qui justifie le dispositif où seul Dima est à même de parler à la caméra. Ce n'est pas un gadget ou un artifice de mise en scène, mais une manière de ne pas laisser le spectateur tranquille, de l'impliquer tout en le guidant. Celui qui est habituellement regardé, dont on parle à sa place, reprend le contrôle tant du regard que de la parole. Pendant les trente minutes que dure le film, ce n'est pas nous qui observons un Juif allemand mais lui qui nous observe, nous interpelle, nous piège aussi.



Crédit : FILM + SCHULE NRW

[20] A l'origine, concept théologique, avec des définitions variables selon que l'on se tourne vers le judaïsme, le christianisme ou l'islam. Elles ont en commun l'idée d'un rachat de ses fautes afin d'accéder au Salut, à la délivrance, au pardon.

La question de l'assignation

Le trajet que réalise Dima est très peu en lien avec une haine brutale, ou même subtile. En effet, une seule scène – celle qui reste souvent gravée dans la mémoire du public – où Tobi fait preuve d'un antisémitisme frontal – relève de cette qualification. Ce que le film accumule et documente subtilement, ce sont les gestes et paroles des gens bien intentionnés qui, chacun à leur manière, assignent Dima à un rôle écrit d'avance. Aucun de ces personnages ne se croit antisémite. La plupart se croient même « philosémites » : des amis sincères des Juifs. Mais à quel prix ?

C'est là qu'est la démonstration centrale du film : le compliment peut enfermer comme l'insulte, pour deux raisons. D'une part, car le geste est structurellement le même, il essentialise, il remplace une personne par une catégorie, une fonction, un horizon d'attente. Et d'autre part, le compliment philosémite repose bien souvent sur des stéréotypes et préjugés à l'égard des Juifs.

Les réalisateurs ont nommé ce mécanisme avec précision : en Allemagne, le « bon Juif » est celui qui soulage la majorité de son fardeau et la rassure sur sa propre bonté ; le « mauvais Juif » est celui qui refuse ce rôle. Dima, qui frappe, ironise et ne pardonne pas sur commande, est un « mauvais Juif ». Le film en prenant ostensiblement son parti, non pour légitimer le coup de poing, mais pour défendre le droit de ne pas être exemplaire, bouscule notre boussole morale, notre figure bien identifiée du héros. Le film donne le droit à Dima d'être un adolescent ordinaire : fumeur, amoureux, insolent, flemmard, sarcastique, mais aussi passionné, curieux, observateur, malin – capable de se mettre hors de lui et de questionner les décisions des adultes.
Et en tant qu'adolescent *juif*, Dima refuse les instrumentalisations, les amalgames, les raccourcis de toutes sortes. Mais surtout, il ne souhaite pas être au centre de cette histoire, et préfère, avec lucidité, renvoyer la balle à la population majoritaire.

Un miroir tendu en direction de la population majoritaire

Le film traite en effet de l'antisémitisme non comme un « problème juif » mais comme un problème de la société majoritaire. Le constat est frappant : aucune des rencontres ne parle de la réalité de la vie de Dima ou de sa famille. En revanche, on apprend beaucoup sur celui qui lui parle : le besoin d'innocence de Marcel, le besoin de rachat de Frau Jachthuber, le besoin de récit édifiant du directeur, le besoin de bouc émissaire du politicien.

C'est aussi pour cela que Dima nous parle, à nous spectateurs. Les réalisateurs l'assument : les statistiques insérées dans le film sont là « pour que personne ne puisse dire ensuite : c'est triste que tu aies vécu ça, mais ça ne veut pas dire que c'est pareil pour tous » et si Dima s'adresse à nous, c'est dans un premier temps pour nous provoquer « mais aussi une invitation à réagir ». Le spectateur n'a pas de place neutre dans ce film : la complicité que Dima installe (il est drôle, on est de son côté) est un cheval de Troie et, tôt ou tard, il nous prend en flagrant délit de partager l'un des réflexes qu'il dénonce. Qui n'a jamais pensé, devant un Juif, à la guerre, à la Shoah, aux camps, à divers préjugés et croyances ?

Une critique de certains usages de la mémoire

Masel Tov Cocktail est un film sur ce que la mémoire devient quand elle tourne à vide. Le film en montre trois dérives.

A Réduction des Juifs à certains rôles prédéfinis par l'historiographie majoritaire

Quand le seul récit juif disponible est celui de la victime des camps, tous les autres deviennent inaudibles y compris celui, bien réel, de l'arrière-grand-père de Dima, officier décoré parmi les 500 000 Juifs de l'Armée rouge, qui ne rentre pas dans le concept pédagogique de Frau Jachthuber. Une mémoire qui n'admet qu'une seule histoire finit par refaire ce qu'elle prétend combattre : réduire les Juifs à un rôle. Lorsque les Juifs sortent de cette assignation, ils sont de nouveau regardés comme de « mauvais Juifs ».

B La mémoire comme décorum

Les *Stolpersteine* sont partout (« attention de ne pas trébucher », ironise Dima avant de trébucher pour de bon dans le final) ; des adolescentes règlent leur chorégraphie devant un mémorial ; Tobi, puni, récure les pavés en pestant contre « vos pierres de merde », puis y dépose des fleurs souillées « pour tes chers disparus ». Là, le geste mémoriel, coupé de son sens, peut être accompli avec ressentiment, exhibé pour l'image, ou retourné en arme de profanation. De fait, commémorer ne vaccine pas contre l'antisémitisme, l'ignorance, la minimisation, le déni...



Crédit : FILM + SCHULE NRW

C Ressentiment et antisémitisme secondaire

Du « trait final » au discours minimisant le IIIe Reich de l'extrême droite allemande, en passant par Marcel, le film documente ce que décrit le focus historique : une mémoire qui, au lieu de produire de la responsabilité, produit du ressentiment contre ceux qui la rappellent (volontairement ou malgré eux).

Face à ces trois dérives, le film ne propose pas d'abolir la mémoire : il suggère qu'un travail de mémoire réussi serait celui qui laisse les vivants libres, complexes, nuancés, paradoxaux. Libres de ne pas pardonner sur commande, libres de raconter d'autres histoires, de choisir ses origines, libres d'être autre chose que le rappel d'une faute.

Le choix politique de l'humour : acte d'émancipation

Que le film soit une comédie est un choix politique. Les réalisateurs parlent d'une « alliance du rire » qui réunit publics juif et non juif et « nous décrispe tous ». Trois choses se jouent dans ce rire. Il contourne la réaction défensive qu'un exposé moral aurait déclenché. L'humour fait passer la critique tout en évitant la lourdeur d'un film-procès. Il rend Dima souverain : un personnage qui rit n'est pas une victime qui implore. En pratiquant l'ironie, Dima brise le portrait qui est fait de lui, il fait même l'inverse du rôle assigné. Et il fournit son propre garde-fou : c'est le *concerné* qui rit, et la cible n'est jamais la victime mais les gênes, les clichés, les stéréotypes et les bonnes intentions encombrantes de la majorité.

ANALYSE

Le film : un objet hybride entre vérité et fiction

1 Quatre régimes d'images coexistent dès les premières minutes : la fiction jouée, les archives authentiques, les données incrustées, la parodie de documentaire.

2 Pourquoi rappeler les faits ? Les statistiques empêchent de réduire chaque scène à une anecdote (« c'est vous qui le dites »), et les archives montrent que la fiction effleure le réel. D'ordinaire, c'est le documentaire qui emprunte ses techniques à la fiction. Ici, l'inverse : une fiction assumée convoque des documents. Elle se prémunit ainsi contre l'incrédulité, tout en soulignant le décalage entre nos perceptions et croyances, et la réalité.

3 Pourquoi la fiction ? Parce qu'elle seule dit « ce que ça fait » de subir l'antisémitisme. Les réalisateurs revendiquent un principe de condensation : toutes les scènes sont vécues, mais ramassées en une journée. Ce qui n'est pas sans rappeler le principe de la tragédie classique qui condense l'action en 24h pour renforcer l'intensité du récit. D'où le paradoxe : le personnage inventé est plus représentatif qu'un témoin réel. Le document apporte des preuves, et la fiction les fait ressentir.

4 Pourquoi le mélange des genres ? La voix off encyclopédique sert aussi bien à la spoliation des Tietz qu'à la recette du *gefilte fish*. C'est la réalisation cinématographique du vœu de Dima : parler des Juifs comme on parle d'une recette de cuisine, c'est en parler autrement que par la persécution.

5 Toute œuvre, tout film est un contrat avec le spectateur. Ici, son usage de régimes d'images différents, sa volonté de sourcer des informations et de monter en généralité, ainsi que permettre aux spectateurs de repérer les artifices, implique une grande rigueur : le même dispositif pourrait servir un mensonge. Il faut donc s'attarder sur le sens du film, son argumentaire, et seulement, ensuite, les choix esthétiques qu'il entreprend.

ANNEXES

Annexes

Repères chronologiques

Dates et faits pour situer le film et l'histoire de la famille de Dima.

DATE	REPÈRE
L'EMPIRE RUSSE ET L'URSS	
1791-1917	Les Juifs de l'Empire russe sont confinés dans une « zone de résidence » à l'ouest de l'Empire et soumis à des quotas d'accès aux institutions.
1881	Vague de pogroms. Dès les années 1880, grandes vagues d'émigration juive vers l'Amérique et l'Europe occidentale.
1917	La révolution abolit les discriminations légales. L'URSS traitera ensuite la judéité comme une « nationalité », inscrite sur le passeport intérieur.
Début des années 1950	Campagne contre les « cosmopolites sans racines » et « complot des blouses blanches » : les élites juives sont visées.
Après 1967	L'« antisionisme » officiel sert de véhicule à un antisémitisme d'État ; les *refuzniks* se voient refuser l'émigration.
1987-1990	Libéralisation sous Gorbatchev : 40 000 visas de sortie en 1987, plus de 450 000 en 1990.
L'ALLEMAGNE ET LES JUIFS	
Avant 1933	Environ 500 000 Juifs vivent en Allemagne, moins de 1 % de la population.
1933	Expropriation des frères Rosenfelder (mouchoirs Tempo) ; des familles juives, comme les Tietz (Kaufhof), sont spoliées et contraintes à l'exil.
1941-1945	Shoah : plus de six millions de Juifs d'Europe assassinés par l'Allemagne nazie et ses collaborateurs.
1945	Il ne reste que quelques dizaines de milliers de survivants, pour beaucoup des personnes déplacées en transit.
1952	Accords de Luxembourg : la RFA verse des réparations ; la RDA n'en versera jamais.
1973	Carnaval de Cologne : la salle répond « Sieg Heil ! » à l'humoriste Jonny Buchardt (archive reprise dans le film).
1945-1990	Pendant près de 40 ans, la vie juive reste résiduelle : une communauté vieillissante d'environ 25 000 à 30 000 personnes en RFA.
1989-1991 : LES « RÉFUGIÉS RELEVANT D'UN CONTINGENT »	
Automne 1989	Les États-Unis n'accordent plus quasi automatiquement le statut de réfugié aux Juifs soviétiques.
1989	Chute du Mur de Berlin.
8 février 1990	Hans Modrow, chef du gouvernement de la RDA, reconnaît par écrit la responsabilité allemande devant le Congrès juif mondial.

DATE	REPÈRE
15 février 1990	La « Table ronde » adopte à l'unanimité l'appel à l'accueil immédiat lancé à Berlin-Est (Irene Runge).
12 avril 1990	La première Chambre du peuple librement élue demande pardon au peuple juif.
11 juillet 1990	La RDA autorise l'installation durable de Juifs soviétiques menacés.
Août 1990	Le gouvernement d'Helmut Kohl demande discrètement aux consulats de cesser de délivrer des visas.
3 octobre 1990	Réunification : les quelques 3 700 arrivants se retrouvent dans un vide juridique.
Janvier 1991	Compromis : application de la loi sur les « réfugiés d'un contingent » (*Kontingentflüchtlingsgesetz*).
DEPUIS 1991	
Années 1990-2000	Environ 200 000 Juifs d'ex-URSS s'installent en Allemagne ; la vie juive y connaît l'une des croissances les plus rapides au monde. Ils se fondent parmi 2,7 millions de *Spätaussiedler* russophones.
2013	Création de l'AfD (*Alternative für Deutschland*).
2015	58 % des Allemands souhaitent « tirer un trait final » sur le Troisième Reich (chiffre affiché dans le film).
Janvier 2020	Première de *Masel Tov Cocktail* au Festival Max Ophüls Preis.
Depuis octobre 2023	Forte augmentation des incidents antisémites recensés, également à l'école (voir la note 2 du dossier).

Sources et ressources

Le film et ses réalisateurs

Testkammer, entretien avec Arkadij Khaet et Mickey Paatzsch, propos recueillis par Doreen Matthei, 5 octobre 2020.
https://testkammer.com/2020/10/05/acht-fragen-an-arkadij-khaet-und-mickey-paatzsch/

Joe Baur, « Masel Tov Cocktail » explore les préjugés sur les jeunes Juifs allemands, *Times of Israel*, 31 mars 2001.
https://fr.timesofisrael.com/masel-tov-cocktail-explore-les-prejuges-sur-les-jeunes-juifs-allemands/

Breakfast avec Masel Tov Cocktail, Entretien avec Arkadij Khaet and Mickey Paatzch, coréalisateurs, Pole Education Images ARA, 29 septembre 2021.
https://laac-auvergnerhonealpes.org/wp-content/uploads/2021/03/Entretien-avec-Arkadij-Khaet-et-Mickey-Paatzch.pdf

Jelka Luckfiel, Ann Kristin vom Ort, Julia Hendrich, Felix Bjerke, MASEL TOV COCKTAIL Begleitmaterial für den Unterricht von FILM+SCHULE NRW,
https://www.filmundschule.nrw.de/media/filer_public/80/a8/80a8495d-591e-4515-88f7-51865c8d056f/ausgezeichnet_masel_tov_cocktail.pdf

Les Juifs de Russie et d'Union soviétique

« Les Juifs en Russie et en Union Soviétique : chronologie 1727 à janvier 1992 », Refworld, 1993.
https://www.refworld.org/reference/countryrep/irbc/1993/94064

« Zone de résidence obligatoire des Juifs dans l'Empire russe (1791-1917) ».
https://www.museemrjmoi.com/zone-de-residence-obligatoire-des-juifs-dans-lempire-russe-1791-1917/

Le guide culturel des Juifs d'Europe, « Russie ».
https://jguideeurope.org/fr/region/russie/

Lisa Vapné et Asia Kovriguina, « Les formes d'hostilités antijuives de l'État soviétique à l'époque stalinienne : quelques jalons », *Revue Alarmer*, 2020.
https://revue.alarmer.org/les-formes-dhostilites-antijuives-de-letat-sovietique-a-lepoque-stalinienne/

LICRA, « 90 ans de la LICRA : Pour les refuzniks », 2017.
https://www.licra.org/90-ans-de-licra-refuzniks

L'Allemagne, la mémoire et l'immigration juive

Lisa Vapné, *Les remplaçants : migration juive de l'ex-Union soviétique en Allemagne, 1990-2010*, thèse de science politique, Institut d'Études Politiques de Paris, 2013.
https://hal.science/tel-04321137

F. Tétart et A. Martins, « Juifs et Allemands d'ex-URSS. Des diasporas "russes" en Israël et en Allemagne ? », *Le Courrier des pays de l'Est*, 1055(3), 2006, p. 52-67.

William Berthomière, « L'immigration des Juifs d'ex-URSS : un nouveau défi pour Israël ? », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 11, n° 3, 1995, p. 19-41.

Jannis Panagiotidis, « Les *Spätaussiedler* dans la société allemande : les contradictions du privilège », *Hommes & migrations*, n° 1341, 2023, p. 29-35.
http://journals.openedition.org/hommesmigrations/15346

Marianne Amar, Laure Humbert et Célia Keren, « Retour à la norm(al)e », *Diasporas*, n° 44, 2025.
http://journals.openedition.org/diasporas/17993

Nicolas Vulser, « L'entreprise a fait étudier son passé nazi et l'assume », *Le Monde*, 3 mai 2012.
https://www.lemonde.fr/economie/article/2012/05/03/l-entreprise-a-fait-etudier-son-passe-nazi-et-l-assume_1695165_3234.html

« Table ronde (Allemagne de l'Est) », Wikipédia.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Table_ronde_(Allemagne_de_l'Est)

L'antisémitisme secondaire et l'extrême droite

Bruno Quélennec, « Un antisémitisme mémoriel, "non pas malgré, mais à cause d'Auschwitz" ? », *Mémoires en jeu*, automne 2025.
https://www.memoires-en-jeu.com/notice/bruno-quelennec-un-antisemitisme-memoriel-non-pas-malgre-mais-a-cause-dauschwitz/

Bruno Quélennec, « “Les Allemands ne pardonneront jamais Auschwitz aux Juifs” (Zvi Rex). Genèse, portée et limites du concept d’“antisémitisme secondaire” », *Cités*, vol. 87, n° 3, 2021, p. 33-50.

Hélène Miard-Delacroix, « Certains d’extrême droite avancent l’idée que le national-socialisme serait de gauche », *Tenoua*, 7 février 2025.
https://tenoua.org/2025/02/07/certains-dextreme-droite-avancent-lidee-que-le-national-socialisme-serait-de-gauche/

Le Grand Continent, AfD. Les affiches de la haine, *Le Grand Continent*, 21 septembre 2024
https://legrandcontinent.eu/fr/2024/09/21/afd-les-affiches-de-la-haine/

Données récentes sur l’antisémitisme

Belgique :

Unia
https://www.unia.be/fr

Antisemitisme.be
https://www.antisemitisme.be/fr .

France :

Le SPCJ (Service de protection de la communauté juive)
https://www.spcj.org/

La CNCDH (Commission nationale consultative des droits de l’homme).
https://www.cncdh.fr/

Crédits

Masel Tov Cocktail, un film d'Arkadij Khaet et Mickey Paatzsch (Allemagne, 2020). Production : Filmakademie Baden-Württemberg, en coproduction avec le SWR et Arte.

CONCEPTION ET RÉDACTION	CCLJ / « La haine, je dis NON ! » et Mémoires à l'œuvre
REMERCIEMENTS	Filmakademie Baden-Württemberg & Mémoires à l'œuvre
ÉDITEUR RESPONSABLE	Benjamin Beeckmans, président du CCLJ
CREDITS PHOTOS	© Filmakademie Baden-Württemberg
CONTACT	Julien Chanet - julien@cclj.be
DATE DE PUBLICATION	Octobre 2026